

Vendu plus de quarante cinq mille percherons
Qui venaient d'un boucher d'Avignon
Me dis qu'il aurait fallu attendre
Mais pluie et incendie partout

Fuyons sur grande route derrière charrues et tracteurs
Des troupeaux de vaches errent dans les champs
Certains se précipitent subitement sur nous
On les écarte à coups de pied, de fourche

Les oiseaux bas survolent de longues plaines
Qui nous usent le moral en même temps que les pieds
Des orages méticuleux nous drossent le paletot
Et les bleds boueux nous alourdissent le voyage

Perdu des tas de temps à négocier les bêtes
Avec un type de Nanterre qui prétendait acheter bas prix
On le tança si vertement qu'il nous offrit à boire
Nos tables de bois toutes couvertes de bouteilles

Un fleuve à côté de nous qui circulait épais
Un fleuve dont l'eau était chargé de rosiers
« Rien que des rosiers sur le fleuve ! »
Qui descendaient le lit en dansant
Et, toutes ces roses nous balançaient les yeux

Apprîmes que plus haut, on s'acharnait sur les roseraies
N'aiment pas voir la beauté par temps de pluie
Cela dérange le maussade, « excite la vengeance »
Dit-on

Tandis que des arbres divers doucement dansent sous le vent
Les fureurs du monde s'ébrouent entre les hommes
Tempêtes et grosse grêle cassent maison et moisson
Et l'homme respire mal, a peur et souvent meurt

On avance difficilement au travers de marées d'hommes
Ils fuient comme des troupeaux sur les routes sans fin
Se calment par endroit et boivent l'eau saumâtre des mares
Le fleuve empoisonné promène ses poissons sur le dos

Ramassons des coquillages noirs dont nous nous remplissons les poches
Certains traînent des sacs

Des plantes sagittaires bordent les routes
Oscillent à peine avant qu'on les piétine
Dans les arbres hauts des femmes se cachent
Des mâles isolés s'essaient à les prendre

Discutons aux auberges d'argent et matériaux
Les noires coquilles au prix de deux chaussures
Bien pratiques, les chaussures, pour remonter au nord

Descendent tous vers sud, les troupeaux effarés,
Disent qu'il y fait meilleur et que misère, là-bas, sourit

Il nous fait des pluies torrentielles ou du soleil abrasif
Tantôt nous avons froid, tantôt chaud.

A la glace des pôles, nous faisons escale doucement
 Glissons sur une sorte de civière qui nous emporte à l'ouest
 Croisons ainsi des emmitouflés, rusés bien que silencieux
 Rusés parce que silencieux, je dis et répète, et nous allons

Une brique de quelques vingt kilos sur le dos, dans un sac
 Un gars se cassant avec son pactole, tout ça à pied
 Veut fuir plus bas, toujours fuir, toujours plus bas
 Ici trop dur, « dur-dur » dit-il et nous : je m'étonne sans plus

Croyait trouver beauté, trouve infini lointain
 Une sorte de village blanc, blanc sur blanc de banquise
 Et des raquettes pour aller ; ainsi que des chiens affamés
 Dévoreraient leur maître au petit faux pas : n'y peuvent rien, sont comme ça

La nuit tombe tout le temps, il en vient même du sol blanc
 Parfois, on rame sur la mer étincelante mais les phoques
 Le jour se ramasse sur l'horizon et les ourses
 Oui, la grande et la petite, merveilleuses dans le ciel

L'univers se rétrécit terriblement, on nous chante des chansons
 Une fille et d'autres charment le soir, les hommes battent le rythme
 On se balance à deux, deux par deux, et le jour s'en va
 Bientôt viendra la nuit entière. On dit : se suicident par peur du noir

On dit que la lumière ne s'oppose pas à la nuit, le noir suscite l'anxiété
 Failli alors être renversé par un gros ; il dit : comprend rien !

Retrouvé quelque chose mais le cœur est lointain
 Chacun cherche un centre, avance, c'est tout. Un type : c'est bien !
 Vivent comme ça et parfois s'enfuient sur l'horizon blanc
 Mais sans penser à rien, pour aller. Le disent en tout cas

Des flics là-bas aussi, « très joli travail inspecteur ! » dit-on
 Massacrent un pauvre type esquimau qui courait devant parc'que peur
 Alors lui jettent une corde, il tombe, et l'achèvent parc'que peur aussi

Le tribunal, trois heures de traîneau, acquittés les salauds !

Ah oui ! Nous parlent d'avant où tout plus tendrement
 Mais maintenant, « maintenant, disent-il, **savant** pas quoi penser... »
 Mâchent encore le cuir, tout de même pour touristes et pour eux
 Et puis se régalent encore du mouvement de l'eau à la fonte, le disent

La langue quand même qui nous vient sur le corps
 La parlent en riant et parfois entonnent saga
 Les chiens sont comme les chevaux, la glace lisse et les voyages

Inspecteur qui veut régler tout ça
 Des crevasses de trois cent mètres et mille kilomètres de plaine !
 « Nous enlèveront pas ça ! » disent-il et se battent pour des bottes

Les planches remplacent la glace ; fait pas plus chaud
 Et glou !

Fièvre et hallucinations durant deux jours
 Une angoisse par-dessus à mordre les draps
 Des scènes de carnages vinrent comme des machettes
 S'installer sous les yeux, et la jungle ensuite qui dansait sous la pluie

Rayons de soleil aussi parfois qui mûrissaient des ananas
 En attrapais par poignées et croquais à même le fruit
 Des arbres noirs tentèrent de me les arracher
 Et me cognèrent à coup de batte de base-ball

Alors m'écroulais en suant, serrant les poings
 Douleurs ensuite dans tous les membres et bleus partout
 Une bagnole dérapa dans la rue, puis : bruit de vitres
 Vont se plaindre dans les commissariats...Et le flic, bon gars...

Roulant endiablé, sans bouger, sous les couvertures qui grattaient
 Laissant traînées d'escargot sur le poil de lama
 Pensais à vendre du couscous quelque part et c'est tout
 Et me jetais à l'eau pour me revigorer : froide presque glacée

Les fleurs du dehors dansaient doucement
 Un air de printemps et des odeurs voluptueuses qui languissaient
 Tandis que le froid recroquevillait les feuilles sous le vent frais
 Quelques hortensias brûlés et de jeunes pousses de dahlia

Le soir, ivrognes en foule nous bousculèrent
 J'explique tout, la sueur et le reste
 Fièvres d'angoisse sur les tempes et le corps qui pleurait dru

Dru, dru, dru, et le vent, et la pluie
 Et mon dos tout raclé par le poil lamassien
 Tout cela au-dedans tandis que fille superbe
 M'aguichait le cerveau et le sexe, soir après soir

M'en allais sur le tard tout feu éteint
 Par une route en bord de mer ; des oiseaux planaient
 Et le vent frissonnait des herbes aux tiges raides

Au bar, toute une table de joyeux
 Débitant, sans angoisse, âneries et joailleries
 De quoi faire s'esclaffer les salles pleines
 Et moi je ris, je riais fiévreux

La fièvre guettait de l'intérieur et sur les viscères rampait
 Puis se crispait, tordue, cause le whisky que j'ingurgitais
 La mer se plissait à peine dans une anse parfaite protégeant plus loin les bateaux petits...

Vont bien rire plus tard de la vie d'ici.

Une grande claque de vent du nord

Nous approcha des îles archaïques, des lieux saga
Et tout le bataclan des beautés massives nous harcela le corps
Laissons depuis longtemps le narcisse pour l'asphodèle
On dit que pour les grecs...

Pourtant, on nous colle des amours qui ne font que donner
Ils ne nous prennent rien. On les soupçonne, évidemment
Nous souhaitent bouddhiques, cherchons quelques mouvements
Peut-être qu'ainsi, joyeusement, à ce qu'on croit
Barbare jetant partout et dépensant

Mais le passé nous colle partout et même à la peau
Cherchons vainement à nous débattre mais,
Mais foule nous court dessus, sus et liesse, ivrognerie
Des types sont morts rapidement, suicidés pour la plupart

Aurait mieux valu un lynchage et une petite charge militaire
Quelque chose de normal pour les rues et bistrots
On en parle dans le bar et le patron aux grandes mains
Déclare que c'est inacceptable, qu'on aurait pu attendre

« Attendre, attendre que tout se dégrade ! » dit un type
Et les voilà qui s'engueulent et boivent coup sur coup
Rappelant que bien avant ce n'était pas comme ça
Rêvent d'avant comme si après, tandis que patron : tiroir-caisse !

Et dans les rues de Dublin aussi, dans le Nord, le Nord-Nord
Démocrates en diable ailleurs mais pas ici, croyez-moi
Ici se foutent sur la gueule et ne partent pas pour Sud
Trop facile, disent-ils, et se crispent le visage

Bref, il y a tout de même la mer saumâtre aux beautés fulgurantes
Rien ne dure par là et nous songeons esquimaux
Nappes blanches et baleines bleu clair pour nous distraire les yeux

Tandis que brûlent les bûchers irlandais, flammes étourdies
Dans les yeux de blondes du nord aux cheveux ras
Se rappellent pas les camps, trouvent ça marrant
Se foutent des clous dans les oreilles et parfois dans le nez

Mais retrouvent tout de même, la belle voix rauque
Et les spasmes envoûtants des émotions du corps, primitivement
Alors, nous élançons en dansant vers le ciel mouvant
Tendons alors les bras sous le vent caressant, théologies laïques

Trouvé ainsi des poèmes qui cassaient comme du verre
Toujours crissant sur de larges feuilles durcies
Avaient coulé un plastique mal dosé, alors s'effrite !
Veulent garder, dit-on, à Éternité leur art chanson

Mangeons le lendemain du hareng saur, disent que ça fait du bien
Avons la veille goûté plein de whisky, Langavelin et autres
Atterri sur la côte, mer par paquets et belle lune
Une masse glauque qui ne berçait pas tendrement, je le dis !

La lenteur des bateaux qui nous emportent
 Un soleil puissant sur ses naissances vertiges et brumeuses
 Au-dessus des forêts et des arbres sur des terres libres
 Des nuages laiteux s'effilochent sur nos plaines de neige sauvage

« Cosmos terrien de vie » je dis. Sur une mer bouillante et malmenée
 Quelques rochers plats, des ports en pleine mer, accueillants
 Avançons sans peur aucune, sans crainte des coups, ne cherchons rien
 Croisons des hommes qui ont cherché et s'en reviennent

Des qui s'en revenaient, n'avaient rien vu, beaucoup tordus-cinglés
 Tournant le dos au soleil, dès le matin baissant l'échine
 Des groupes tous courbés serrent leurs bras sur des outres
 Sauvent leur soif et s'enivre vulgairement, à l'ombre

Peuvent pas regarder le soleil, ni la lune, veulent abattre
 Négligent leurs enfants et battent les femmes
 Ces dernières castrent dès qu'elles peuvent, sauvagement
 Se vengent, dit-on, comme eux ; et, ainsi, à la queue leu leu

Disent que le soleil ne peut pas nous parler, disent, médisent

Passons indifférents, presque, sur nos barques au long cours
 Moteur turbo-diesel ; enfilons des perles joyaux
 Sur des fils transparents, ne filons rien (vieille histoire grecque)
 La lune blafarde, gaité des nuits, silencieuse et changeante
 Bavarde sur nos rêves roulés, les vagues et la houle
 Nous emporte...
 Qu'importe

Une femme au visage comme un masque lunaire
 Fermant secret connu derrière peau lisse et tendre
 Beaucoup s'y laissent prendre et coulent inexorablement
 C'est la diablesse, dit-on, elle s'en tient aux lois

Réclament que pour enfant, on aime à qui mieux mieux
 Qu'on aime les siens d'abord, puis la tribu entière ensuite...
 Le reste peut crever, dans l'immédiat, le monde et l'étranger

Nous apercevons qu'on tourne en rond, arrêtons

Discutons des perles d'ambre, au milieu un fossile
 Résine pétrifiée, comme les pierres avec de l'eau dedans
 L'eau enfermée inexorablement depuis « la nuit des temps »
 Non, on ne chante pas ça, on ne nous la chante pas ! Vendons, vendons...

L'eau superficielle à degré de salinité relativement moindre et à température négative ; au-dessous
 une couche d'eau de salinité plus élevée et à température positive ; et, à partir de mille mètres, une
 troisième couche à forte salinité et à température à nouveau négative. Cette mécanique engendre des
 courants très mal connus.

Rencontré donc une femme jolie qui se tenait fermée
 Passait indifférente entre les tables et nous lisions
 Un sourire avec des dents si blanches qu'un frisson glacé
 Traversa la lecture puis l'étala longtemps

Ce que veulent femmes sous les habitats proches n'est pas autrement
 Dépensent et veulent rire mais : pleurs sur leurs tourments !
 Et au-delà des lois, nos voyages bavards et sans fierté
 Des visages tous lisses et des lèvres baisers
 Que suive la marmaille si elle peut !

Nous avançons un peu, elles nous poussent
 Nous raconte, la femme, nos limites, nos émois
 Courants très mal connus

Et moi, je dis que c'est bien alors se met à douter
 Pas ma faute !

Accostâmes dans une anse parfaite ; sur le port, des hommes
 Dans l'eau, des jeunes fous ailés sur des planches, se grisaient de vent
 Du vent cinglant du soir qui nous râpait le dos
 Et frissonnait nos cheveux et nos mains. Accostâmes tranquillement

Nous dirigeâmes près d'un lac d'eau claire, pour être bien
 Des hérons cendrés s'envolèrent et tournèrent le dos à la mer
 Nous assîmes sur un tronc pour penser ; la mer était derrière

Se servent de la mer comme les canards, la prennent pour un objet
 Et nous, l'eau claire sur les bords, pleine de racines
 Certains viennent à vélo admirer le spectacle véliplancheur
 Ces jeunes roulent des épaules et se taisent sobrement

Des dunes blanches sous la lune, une odeur de curry
 Sinon sur le port, odeur de poisson « à vomir ! »
 Se saoulent dans les bars à touche-touche
 Une tête de merlu écrasée par un pied lourd sur un chemin de sable
 Où s'étale fenouil, aneth, tandis que titube le mec

A la nuit, les sportifs rangent leur matos près des bateaux
 S'en vont bavardant, nerveux ou fatigués, se déhanchant comme cow-boys
 La mer et le soleil derrière et, dans la maison : Maman et soupe bien au chaud

Des vagues hautes d'un mètre, des claques ; derrière joubarde, chélidoine et vent frisquet. Nous
 sommes à l'abri ; les hommes croisent les bras, silencieux, regardent au loin venir la pluie. Les jeunes
 déposent leurs vélos ou chamaillent quelques poissons...

Vu, ensuite, un homme portant une sorte de voile rose et transparente
 Tirait la langue, le vieux, et tordait le cul car le sable
 Il l'engagea dans une sorte de sabot plat et « vogue la galère ! »
 Les autres y criaient « vas-y ! » sur la plage près du port

Puis vinrent deux voiles quadrillées comme des squelettes
 Foncèrent sur lui, « sus ! » se sauve ; sur le port, on détournait la tête
 C'est un jeu mais renforce leurs mythes car dangereux
 Excusez du peu mais le vieux, il a coulé et personne n'a bien vu

L'ont repêché plus tard, ranimé dans un bar, sympa
 Parlaient tous ensemble, « t'aurais vu ! » ; la langue les tiraille
 Ça ferraille profond, au couteau « coupe, coupe, coupe ! »
 Disent « c'est la vie » et la mort n'en parlent pas

A la tombée de la nuit, pour nous, sur le bord du chemin, un iris couché
 « Iris est aussi une nuée » ...et nous mâchons cela